

**... OÙ LES TECHNOCIENCES INSINUENT
DES SOLIDARITÉS MOBILES
ET “RETOURNENT”
LA QUESTION DE L’ÉDUCATION**

Je vais prendre une précaution. Toute précaution est politique, et je suppose que le débat que nous avons ici est un débat profondément politique parce que, quand on parle de l'éducation, de la formation, on sous-entend un projet de société. Il est clair que la grande question, la question fondamentale qui se pose à travers une formation, c'est sa relation avec un projet de société, existant ou à venir. Or, vous avez remarqué que j'ai été tellement politique que ceux qui ont eu la curiosité d'acheter ou de feuilleter le petit bulletin concernant ce séminaire ont vu qu'il y a un titre, mon nom et que le reste est blanc. C'est évident: on ne montre pas son artillerie comme ça! J'aurais bien voulu voir d'abord quel est le public et m'adapter en fonction de son intelligence, de la mienne, et des rapports qui peuvent exister entre les deux, et dire ce qu'il y a à dire, un peu en humanisant l'ambiance.

Alors j'avais mis comme titre -comme si c'était un roman populaire parce que l'éducation est aussi populaire - "...où les technosciences insinuent des solidarités mobiles et "retournent" la question de l'éducation". Commentaire: je n'ai pas utilisé le terme "technologies nouvelles", car cela fait vingt ans qu'elles ne sont plus nouvelles. J'ai utilisé le terme "technosciences". J'aurais pu dire, à la rigueur, les NTCR, les Nouvelles Technologies Constamment Renouvelées. Actuellement, nous sommes bien au-delà des nouvelles technologies. J'utilise ce langage exprès pour montrer combien les nouvelles technologies, considérées encore comme telles, montrent le décalage des institutions de réflexion et de formation dans tous les pays du monde, notamment en Europe. J'ai utilisé le terme "insinuer des solidarités mobiles" - parce que ce n'est pas une syntaxe parfaite -, pour montrer tout simplement que les technosciences ou les technologies nouvelles induisent un autre rapport, parfois faux, mais en tout cas un nouveau rapport avec le langage: une nouvelle syntaxe si vous voulez, ou de la relation. Et puis ensuite, "retournent", c'est comme la crêpe. On retourne une crêpe. Peut-être faire se retourner les ancêtres dans leur tombe parce qu'il y a beaucoup de référents qui, par les

technologies nouvelles, se sont retournés dans leur tombe, là où ils se trouvent. Comme une crêpe, justement

Et la Question de l'éducation -passez-moi le terme, pas de sous-entendu, le "Q" avec majuscule, je veux dire la lettre- alors, la Question de l'éducation, pourquoi la question de l'éducation, parce que c'est ça le fond du problème. Toute société digne de ce nom - et je laisse les anthropologues de service se débrouiller avec la notion- toute société digne de ce nom est obligée d'organiser d'une façon ou d'une autre, de manière formelle ou informelle - mais c'est toujours une organisation-, le rapport de l'homme avec soi-même, avec le monde, avec la connaissance, pour que ces hommes-là et ces femmes-là puissent s'épanouir en tant que membres individuels d'une société et être capables à la fois, à des stades différents, d'une part de maintenir les traditions, d'accepter de promouvoir l'invention, de maintenir un ordre et un désordre. Et il est clair que cette tâche-là est confiée à l'éducation. C'est ça, l'éducation, en fait: rendre un ordre intelligible, rendre le monde intelligible, en quelque sorte, et faire en sorte qu'une personne, d'un destin, acquière une destinée.

Or, pour aller très vite, parce que je pense que les quatre cavaliers de l'Apocalypse de ce matin qui ont parlé longuement ici, avec un tel flot de paroles que statistiquement ils sont plus dans la vérité que moi parce que j'ai un petit flot de paroles et par conséquent j'ai des risques de fauter dans cette affaire, ils ont bien montré en long et en large l'impact tant sur le mode de vie que sur la façon d'être bio-sociale, que sur les perceptions, que sur la façon de raisonner. Il est donc clair qu'à ce niveau-là, on va rencontrer des épithètes ou des adverbess qui me paraissent particulièrement intéressants: le terme "radical" ou "radicalement", "fondamental" ou "fondamentalement". Je veux dire par-là que, autant l'éducation est radicale parce qu'elle touche aux racines de l'être social ou de l'être individuel, autant les technologies ou les technosciences touchent aussi radicalement à la façon d'être: génie génétique, rapport au savoir, rapport au temps et à l'espace, et nous obligent à

renégocier totalement la condition humaine, ce qui est clair, et sont donc même fondamentales au même titre où l'éducation met des fondements par rapport à un temps qui est prévu, concernant l'évolution de l'individu. De même que les technologies ou les technosciences qui mettent d'autres fondements, tant sur le plan bio-social que sur le plan épistémologique, et le reste. La question s'est posée à moi, et à d'autres que moi, parce qu'il ne faut pas oublier que toute problématique -j'ai beau être descendant très lointain d'Aristote-, je pense que toute problématique est une problématique profondément culturelle. Je veux dire par-là incarnée, que toute vérité est vérité portée par une personne, défendue, imposée par la personne. Et je dirais même que toute culture qui cesse d'être conquérante devient du folklore, ou une sorte de médiocrité, je veux dire un club Méditerranée où l'on paie un petit billet pour aller voir comment les autres s'amuse.

Je suis enseignant, travaillant dans un domaine qui est complètement décaféiné et moulu - je veux dire l'éducation nationale - , je suis fonctionnaire de l'éducation nationale malgré les apparences, et je me suis posé la question dans les années 80. C'est à ce moment-là que j'ai eu la visite de la grâce par les technosciences, comme d'autres. Comment faut-il faire? Comment puis-je faire mon métier de façon efficace par rapport à ces changements radicaux et fondamentaux, en ce sens que les technosciences remettaient totalement en question la question de l'éducation. Heureusement, j'en'étais pas le seul dans un désert total, j'ai rencontré des gens qui étaient dans l'astrophysique, qui étaient dans la création artistique, qui étaient dans le management des entreprises, qui étaient dans la recherche sociologique ou autre, qui se sont posé la même question parce que, bon, après tout, on peut se poser ce genre de question: comment faut-il faire pour qu'on soit à la page? Non pas du point de vue "mode", mais comment faut-il faire pour que le mode d'efficacité, le mode de vision, la vision qui découle de ces technosciences, à condition bien sûr d'accepter ces technosciences - parce qu'on s'est rencontré sur un consensus qui est très clair à mes

yeux -, on ne peut pas créer dans un monde qu'on refuse. Il faut accepter le monde, il faut accepter le monde tel quel. Et une fois qu'on l'accepte dans ses possibilités, on voit ce qu'on en fait après. Mais on ne peut pas continuer à critiquer, à refuser le monde sous prétexte que l'on a une intelligence acérée. Donc, je me suis donc retrouvé avec de nouveaux Candide, qui ne cherchaient pas à mettre en place une pensée plate -elle existe- mais plutôt une pensée positive. Au sens où les publicitaires pourraient dire aujourd'hui: "comment positiver le réel?". Etant donné que le réel pour nous, c'était déjà, à l'époque, et de plus en plus par la suite, l'environnement technologique, le génie génétique, les formules logico-mathématiques en fonction desquelles on raisonne etc., disons toute une série de dispositifs technoscientifiques, technologiques, qui avaient une relation très étroite avec le marché, ne fût-ce que parce qu'ils coûtent très chers, qu'ils peuvent être utilisés par pas mal de métiers, aussi bien dans l'entreprise, dans l'art que dans l'enseignement ou ailleurs, et qu'ils constituent en quelque sorte non seulement un défi mais aussi une matrice commune, comme une sorte de matrice culturelle entre divers métiers. C'est là que j'ai retrouvé, si vous voulez, la notion de processus qui a été évoquée ce matin, en ce sens que le processus, c'est justement les relations qui peuvent exister entre diverses disciplines ou diverses démarches professionnelles. A condition, bien sûr, que tout se développe selon une série d'opérations définies, avec un impact relationnel et synergique entre les divers modes de savoir ou d'opérativité.

Durant les années 80 donc, j'ai commencé à me poser ce genre de questions dans des colloques, dans des séminaires, dans des rencontres, dans des expositions, notamment les expositions de ... qui ont eu lieu dans les années 84/85 mais qu'on a mis deux ans à préparer. On s'est posé la question: où en est la modernité? Où en est la modernité sous cet angle-là, et puis toute une série de questions en cascade: comment enseigner, comment vivre, comment aimer, comment mourir etc.? J'y ai été attentif en ce qui concerne ma propre pratique professionnelle en tant qu'enseignant. Je suis de

formation en sciences politiques, sociologue, vaguement philosophique, vaguement économique, mais fondamentalement Sciences politiques et sociales. Je me trouvais, et je me trouve toujours, dans une université qui est une université de gestion et d'économie, qui a été créée en 1968 après une petite secousse, en France. En 68, il y a eu la création de deux universités nouvelles, l'une que l'on appelait à l'époque "Les eaux universitaires" parce qu'elle n'était pas loin du Bois de Vincennes, le jardin d'acclimatation d'animaux, si vous voulez, où Edgar Faure avait fixé tous les enseignants, les chercheurs gauchistes, comme un abcès de fixation. De l'autre côté, le même Edgar Faure avait créé une université de management, pour en quelque sorte former, "générer" comme on disait à l'époque, les cadres d'un capitalisme conquérant. Le hasard ou mon tempérament ont fait que j'ai été nommé dans les deux universités à la fois. Le matin, je me laissais happer par le fantasme gauchiste du renouveau et de la refonte totale de l'humain, du fantasme, de l'éducation, de la société. Et l'après-midi, j'étais avec les fils de la bourgeoisie très convenable qui, eux, à travers un réseau de relations personnelles et professionnelles, avaient un cursus et une trajectoire très bien tracés. Ils savaient qu'ils allaient quand même - jusqu'où, ils l'ignoraient à l'époque- parfaitement bien accompagner le capitalisme des années 70 jusqu'à, à peu près, la crise du pétrole, disons jusqu'aux années 80.

C'est à partir des années 80 que l'université française commence à avoir de très grandes difficultés, comme toutes les autres institutions. On s'aperçoit que ce qui était conçu avant ne correspondait plus à ce qui se passait maintenant. Cette déstabilisation, si vous voulez, la non-adéquation entre les enseignements dispensés dans les facultés, notamment dans la faculté Dauphine, qui est toujours considérée comme la première faculté d'économie et de gestion en France, m'ont permis à moi, avec les copains - comme dirait quelqu'un - d'installer un enseignement au départ très officiel, un enseignement disons pluridisciplinaire, qu'on avait appelé pluridisciplinaire. On avait

expliqué que, vu ce manque d'efficacité, on pourrait peut-être apporter quelque chose si on montrait aux futurs économistes, aux futurs dirigeants, que des modes de pensée scientifique - et on avait fait appel à des scientifiques d'abord, des physiciens, des ingénieurs de génie génétique, des informaticiens - pourraient leur apporter quelque chose. Et quand on a ouvert une brèche dans des cursus existants (maîtrise, par exemple, de vingt heures, quarante heures, soixante heures), on a amené par la suite les artistes en disant que les artistes aussi pouvaient débrider certains raisonnements. Evidemment, cela a causé une très grande réaction dans l'institution, parce que les scientifiques, ça allait encore, mais les artistes, ça devait être quelque chose entre un être humain et un zoulou! Petit à petit, la brèche a été élargie et, dans les années 88/89, il y a eu un flottement dans l'institution, puis tout simplement on a passé une annonce dans "Le Monde" pour dire qu'on créait un diplôme. Tout simplement. Sans demander ni à la présidence, ni à qui que ce soit. Ça a fait un scandale disciplinaire institutionnel. C'était trop tard, on avait 250 demandes, ils ne pouvaient quand même pas faire autrement. Bon, c'est un peu plus compliqué que cela, mais c'est pour vous dire que si on ne met pas un peu la tête sur la guillotine, si on n'a pas le goût du risque, ça ne marche pas. Evidemment, la présidence a été obligée d'accepter une maîtrise d'économie appliquée parce que c'était une coquille vide qu'on a trouvée, mais une maîtrise d'économie appliquée, ce n'est pas tout; elle s'appelait maîtrise d'économie appliquée: ingénierie, au sens nouvel agencement du savoir, ingénierie, art, science, entreprise, voulant par là - c'est tout ce que voulait le message - impliquer trois formes de sensibilité, trois formes d'attitude scientifique ou, si vous voulez, créative. D'une part la sensibilité et le savoir-faire artistiques, d'autre part la sensibilité et le savoir-faire scientifiques, sciences appliquées, et troisièmement le savoir, la sensibilité de l'entreprise, en essayant par-là de retrouver un tout petit peu, comme on le disait ce matin, les trois mamelles, je dirais dynamiques, de la culture occidentale: l'art de créer du réel par l'art, l'art de créer du réel

par la science et l'art de créer du réel par l'économie en disant que, si on pouvait prendre des spécialistes de chaque domaine auxquels on pouvait en quelque sorte inoculer, non pas l'omniscience des deux autres, mais la sensibilité, le mode d'esprit, la capacité euristique des deux autres, on amplifierait un tout petit peu, si vous voulez, la compétence de chacun, et on mettrait en place ce qui correspondait un tout petit peu à la vision qu'on avait et qu'on a toujours du monde, un monde de transition au besoin des passeurs. Qui dit passeurs dit dérive, pour en quelque sorte arrêter la dérive d'une pensée idiote, c'est-à-dire le retour au passé, le prolongement des enseignements qui n'ont aucune prise sur le réel, qui laissent, si vous voulez, l'étudiant trouver lui-même la capacité de l'application dans le réel et de faire des relations entre les enseignements, comme ça se passe partout. Tâche impossible: la plupart des gens se couche avec les professeurs bien avant la sortie de l'université, et pas seulement en France, ailleurs aussi. Nous, on a voulu donc, si vous voulez, mettre en place cette façon de faire. Bien nous en a pris parce que, au bout de trois années de maîtrise, où on a grosso modo diplômé 55 personnes, dont 15 autodidactes, ce qui faisait quand même un autre scandale pour l'université parce que l'Alma Mater ne pouvait pas supposer qu'il peut y avoir des autodidactes - oui ça peut exister - mais qu'en plus on leur donne une prime universitaire! Et puis, un jour, excédé, on m'a appelé au conseil disciplinaire de la Faculté pour me dire: "Ecoute. On ne peut pas continuer avec toi. On a trouvé une solution". Je dis: "Oui, c'est très bien". Et eux: "On va te créer une niche, on va te laisser tranquille, on va te donner un diplôme. Dis-nous ce que tu veux comme diplôme, mais aucune aide". Je dis: "Surtout pas d'aide, surtout pas d'aide, parce que si vous me donnez une aide, vous allez me contrôler".

Donc, à partir de cette année, nous avons un DEST, un Diplôme d'Etudes Supérieures Transdisciplinaires: art, science, entreprise. Nous avons donc un diplôme, qui a une incidence, qui est la suivante: c'est que le libellé du diplôme et son étendue est telle que nous n'avons plus d'étudiants

traditionnels. Nous avons eu, à partir de cette année, à constater une certaine évolution dans les mentalités. Nous avons en gros une population - c'est à la fois négatif et très positif - de 30-50 ans, dans laquelle il n'y a ni retraités ni chômeurs. Ce sont tous des gens qui viennent de l'art, de la science, de l'économie, même des chefs d'entreprises, qui viennent avec la demande suivante, très précise: pouvons-nous instituer avec vous un territoire où les intelligences particulières des uns et des autres se constituent en intelligence un peu globale, qui nous permette de comprendre et de mettre en place de nouveaux modes d'efficacité, chacun dans notre métier, et de nouveaux modes de qualité de vie? Et à partir de cette année, si vous voulez, nous avons trouvé une population-cible qui nous paraît naturellement celle qui est la nôtre, avec un petit contingent de jeunes bien triés. Bien triés en ce sens que ce n'est pas une question de diplôme, mais avoir le soupçon, être capable d'apporter quelque chose, et à partir de cette année, nous avons créé en France, et peut-être ailleurs aussi dans le monde, un espace unique où les trois métiers se rencontrent, 20 étudiants à peu près, 50-60 enseignants, sur tous les réseaux Cetech. J'ai oublié de vous dire que le centre ... que je dirige, c'est un réseau un peu mondial, où il y a des gens provenant des trois catégories socio-professionnelles que j'ai évoquées, chefs d'entreprise, scientifiques, ingénieurs et artistes utilisant les technologies nouvelles et donc, c'est à l'intérieur de cet espace-là, que nous essayons maintenant de développer notre savoir-faire, notre savoir-être et de parrainer aussi, d'impulser aussi dans d'autres pays du monde, des expériences similaires.

Elie Théofilakis